



présente

‘*La main coupée*’

(1946)

Autobiographie de Blaise CENDRARS

(215 pages)

pour laquelle on trouve ici :

pour chaque chapitre un résumé et parfois un commentaire

un commentaire général

La pagination est celle du tome V de l'édition des "Œuvres complètes" de Cendrars publiée chez Denoël.

Alors que Cendrars détestait la guerre, qu'il était ressortissant d'un pays neutre, la Suisse, qu'il aurait donc pu se tenir à l'écart quand la Première Guerre mondiale fut déclenchée en 1914, il avait lancé «un "Appel" [...] qui s'adressait à tous les étrangers amis de la France et les sommat de s'engager dans l'armée française pour la durée de la guerre», appel qui fut reproduit dans toute la presse, et suscita un vif enthousiasme. Et il s'était engagé, non parce qu'il aurait été pétri de contradictions mais parce que, a-t-il prétendu, il détestait «les Boches» [terme péjoratif désignant les Allemands] et voulait les freiner dans leur entreprise meurtrière. Il a donc connu le front dans les rangs de la Légion étrangère, dans la région de la Somme, et c'est cette expérience qu'il raconte ici dans une succession de textes consacrés principalement à ses compagnons.

“CE LOUSTIC DE VIEIL”

Texte de 2 pages

«Il était porté comme apatride, mais Vieil était de Ménilmontant. C'était un gentil garçon, un aimable je-m'enfichiste et fantaisiste, mi-peintre, mi-musicien, ayant le mot pour rire, toujours prêt à vous rendre service en paroles mais n'aimant pas mettre la main à l'ouvrage, un véritable soldat à la manque.» Il avait trouvé le moyen de bénéficier d'une permission à Nice, séjournant chez «un toubib» qui «avait la manie de vouloir collectionner des souvenirs de la guerre», envoyant des cartes postales où il invitait ses copains à lui en envoyer, et à venir le rejoindre car «il y a de la fesse ici».

“L'OFFENSIVE DU PRINTEMPS”

Texte d'une page

Ce fut un «grand tralala des états-majors qui n'avait pas abouti». Cependant, l'«escouade» de Cendrars avait, «le 9 mai 1915, à 12h. ¼», réussi une percée «sur la crête de Vimy» «sans avoir trop trinqué» mais en ayant «appris à désespérer de tout».

“LES POUX”

Texte d'une page

Cendrars voit les combattant de la guerre comme des poux. Il les évoque en train d'écrire des lettres, tout en se défendant «des poux qui les dévoreraient», animés par «l'amour» qui «vous démange et vous dévore vif comme les poux».

“ROSSI (tué à Tilloloy)”

Texte de 5 pages

«C'était un hercule de foire» qui «mesurait 1m.95 et était assez large et lourd comme une armoire». Trop grand pour les «tranchées spongieuses», il avait proposé de les rendre plus profondes, et avait été puni «pour s'être adressé directement à son colonel pour affaire de service et sans passer par la voie hiérarchique». Il s'égarait sans cesse dans le réseau. Il était fort utile du fait de sa force, étant capable, à lui tout seul et sans effort apparent, de planter tout un réseau de barbelés. Il «mangeait comme quatre» et «se saoulait de boustifaille» qu'il «allait dévorer comme une bête, dans sa tanière», indifférent à la boue, à la saleté ou au cadavre qui lui tenait compagnie. Il s'isolait pour écrire à sa femme afin d'échapper aux propos scabreux de ses camarades. Alors qu'il devait partir «en perme» [permission, repos à l'arrière], «la mort fondit sur lui à Tilloloy» quand «une patrouille allemande [...] lâcha une volée de grenades au petit bonheur». Cendrars commente : «Notre ahuri s'était vidé dans sa gamelle».

Commentaire

Au passage, Cendrars exprima son admiration pour le «langage le plus vert et le vocabulaire si extraordinairement riche d'images, de trouvailles, d'invention (et de précision anatomique) qui coule de source de la bouche des Parigots. J'étais aux anges d'entendre tout cela et je chérissais déjà mes camarades rien que pour leur parler. Quelle poésie dans la bouche du peuple, cette frangine [sœur] des faubourgs !» (p.349).

“LANG (tué à Bus)”

Texte de 3 pages

«Le plus bel homme du bataillon» était «un bourreau des cœurs, un homme à femmes» qui recevait d'elles «un courrier de ministre», et leur renvoyait des photos. Il s'était engagé parce que «l'uniforme lui seyait». De ce fait, il avait «le cafard» et «le flanquait» à tous, ce «soldat à la con» étant alors «plus emmerdant qu'une femme qui a ses affaires». Comme il «n'était pas un poivrot», il fut nommé caporal à Bus où, à peine arrivé, il fut «écrabouillé» par un obus et déjà enterré quand on se rendit compte que sa moustache était restée collée sur une façade !

Commentaire

On apprend dans “À La Grenouillère”, que ce Luxembourgeois se prénommaient Siegfried et qu'il était «fou de balistique».

“ROBERT BELESSORT (mort en Angleterre) et SÉGOUANA (tué à la ferme de Navarin)”

Texte de 13 pages

Le premier était un jeune Tourangeau qui s'était exilé au Canada à cause d'un obscur conflit avec son oncle et tuteur, et qui «n'arrêtait pas de parler des seins de sa sœur» jumelle. Les ayant vus «en photographie», le copain de Bellessort, le fourreur Ségouâna, jeune vieillard érotomane au teint plombé et à l'œil vague, qui lui avait fourni le même modèle de sac en fourrure dans lequel il dormait, car il était «plein aux as» [très riche], était tombé amoureux de cette sœur au sujet de laquelle, alors que «des obus foiraient avec un rauquement de phoques dans le dégel», que «les heures étaient longues», étant «vraiment des plombs qui tombent», les autres soldats ne cessaient de poser des questions à Bellessort. Cendrars apprit que l'oncle et tuteur des jumeaux, qui était jaloux, l'avait obligé à «partir en Amérique» où il était devenu le pompier qui «conduisait la grande échelle de sauvetage de la ville de Montréal» ; mais qu'il avait trouvé le moyen de revenir en France en s'engageant dans la Légion. Alors que Ségouâna était en mission avec Cendrars, il lui dit vouloir épouser la sœur, et lui demanda d'aller défendre sa cause auprès du tuteur ; mais Cendrars lui conseilla plutôt d'«enlever la belle». Ils avaient tiré sur «un Fritz» [terme péjoratif désignant un Allemand], «un salopard» qui, juché dans un arbre, s'employait à troubler ce «secteur pépère» [tranquille], Ségouâna étant «le meilleur fusil de la compagnie», Cendrars aimant «assez la petite guerre dans la grande», mais souffrant de la chaleur, ce qui le fait répéter : «J'aurais donné mon tour de permission pour un bidon de pinard [vin].» Aussi alla-t-il s'emparer du blessé, lui parlant en allemand, devant le «trimbaler sur son dos» puis sur une «civière improvisée», jusqu'au poste où il attribua le succès à Ségouâna pour qu'il obtienne «sa Croix de guerre». Il y apprit que les engagés volontaires pouvaient dorénavant être «versés dans les régiments réguliers ou dans les unités de leur armée nationale» ; d'où les départs des Alsaciens-Lorrains, des Italiens, des Russes, des Anglais, des États-Uniens, des Japonais, des Juifs, tandis que des renforts vinrent «des vieux légionnaires d'Afrique». Mais Bellessort ne pouvait être «muté dans l'armée canadienne», et disait être, du fait de son oncle, «victime d'un déni de justice». Cendrars eut «enfin une permission» faite de «ribote [excès de table] et saoulographie [excès de boisson]», d'une visite au Chabanais [une célèbre maison close de Paris] ; il oublia donc l'oncle de Bellessort dont il apprit à son retour qu'il avait obtenu sa mutation et que, en Angleterre, il «avait été versé dans les tanks», tandis que Ségouâna s'était fiancé à la sœur, avant d'être «tué lors de l'attaque de la ferme de Navarin» [offensive de Champagne, en septembre 1915] où Cendrars perdit son bras. Et voilà que Bellessort fut «écrasé par son tank». Réformé, Cendrars alla à Tours pour y voir la sœur, et apprit que, à la nouvelle de «la mort atroce de son frère», elle s'était pendue.

Commentaire

Au passage, on remarque :

-cette évocation : «*Le soleil de juillet pendait dans le paysage vide comme une médaille ironique chauffée à blanc.*»

-ce jugement : Ségouâna était un Morave, et Cendrars estime que, «*comme beaucoup de Slaves, il éprouvait le besoin de compliquer singulièrement les choses en amour, car dans l'amour d'un Slave il y a toujours un sentiment de sacrifice, de rédemption à l'égard de son semblable, voire de l'humanité*»

-la citation de "La laitière et le pot au lait" de La Fontaine : «*Adieu, veau, vache, cochon, couvée...*».

"GOY (fait prisonnier à La Croix - porté disparu)"

Texte de 2 pages

Goy, qui «*s'était rendu aux feuillées mettre culotte bas*», avait été fait prisonnier par des Allemands que les légionnaires poursuivirent. Mais Cendrars leur fit arrêter la poursuite, car il fallait plutôt enterrer Rossi dans «*le cimetière de la Légion*», que, indiqua-t-il dans une parenthèse, il retrouva, «*en décembre 1939*», quand il se trouva dans le château de la comtesse Thérèse d'Hinnisdal. Il revient à Goy pour dire qu'on n'avait trouvé de lui que son portefeuille qui contenait des mèches de cheveux et des photos de sa femme et de sa fille. C'était un Dalmate qui avait épousé une Parisienne des Batignolles, et «*était si fier d'être papa*».

"COQUOZ"

Texte d'une page

Cendrars réussit «*à [le] faire rendre à ses parents vu qu'il n'avait pas encore l'âge d'être soldat*», mais celui d'être amoureux d'une «*porteuse de pain*» de «*la boulangerie de "la Samaritaine"*» qui allait, plus tard, ravitailler Cendrars quand il se retrouva hors de la guerre «*avec une seule main*» et «*dans une misère noire*».

"MADAME KUPKA"

Texte de 16 pages

František Kupka était un peintre tchèque qui, cinquantenaire calme et placide, n'avait plus l'âge d'être soldat, et qui, «*malgré son haut moral*», «*était souvent malade*», avait été «*évacué et réformé pour pieds gelés*». Cendrars supposait qu'il s'était engagé «*à l'instigation de sa femme, qui était une vaillante, une ardente patriote, une femme d'attaque*».

Cendrars s'emploie alors à dénoncer la bêtise du colonel qui se montra cruel à l'égard des soldats ; en effet, il leur fit vider, en octobre, le «*matériel non réglementaire*», c'est-à-dire les lainages, les chaussettes et les tricots fabriqués à la main par des milliers de femmes dans un élan de solidarité, et qui furent brûlés sous les quolibets des sous-officiers ; puis il leur fit «*faire la route à pied, de Paris à Rosières (Somme)*», soit soixante-quinze kilomètres, alors que le train qui leur était destiné tractait ses wagons vides, roulait au pas sur la voie ferrée parallèle à la cohorte ; enfin, il décida une «*ahurissante montée en ligne*» qui eut lieu «*le soir même*», plusieurs hommes étant tués avant le départ pour le «*Four-à-Chaux*» qui se fit dans «*la pagaïe*» [sic], en particulier pour trouver l'entrée de la tranchée puis pour s'engager dans «*ce satané boyau*». Cela suscita la colère d'un «*sous-off*», le Corse Guidicelli, qui s'en prit à Cendrars parce qu'il avait allumé une cigarette. Après que les soldats

qu'ils relevaient soient passés en les injuriant, les légionnaires découvrirent un lieu tourmenté où régnait une «réelle odeur de merde», où résonnait une «canonnade ininterrompue», où se déroulait un «spectacle» qui, du fait des fusées, «tenait de l'opéra et de la prestidigitation», où tombaient les obus et où les balles «bourdonnaient comme des guêpes». Ils s'installèrent en «maudissant cette pute d'existence». Or, tandis qu'avaient disparu le lieutenant et le sergent, voilà que leur tirèrent dessus des Français ! Aussi le caporal qu'était Cendrars conduisit-il ses hommes vers un «fortin» où les deux officiers avaient déjà pris leurs aises. Il se lance alors dans une dénonciation de la guerre. «Un mois plus tard, l'escouade était de garde de nuit à l'entrée de Proyard» avec la consigne d'arrêter des «suspects» d'espionnage. Ils arrêtaient ainsi Mme Kupka venue «en fraude» «voir son homme» qui, «durant ces deux, trois jours, avait rajeuni de dix ans».

Commentaire

Il faut citer au complet le passage où Cendrars dénonça la guerre : «Je m'empresse de dire que la guerre ça n'est pas beau et que, surtout ce qu'on en voit quand on y est mêlé comme exécutant, un homme perdu dans le rang, un matricule parmi des millions d'autres, est par trop bête et ne semble obéir à aucun plan d'ensemble mais au hasard. À la formule marche ou crève on peut ajouter cet autre axiome : va comme je te pousse ! Et c'est bien ça, on va, on pousse, on tombe, on crève, on se relève, on marche et on recommence. De tous les tableaux des batailles auxquelles j'ai assisté je n'ai rapporté qu'une image de pagaie. Je me demande où les types vont chercher ça quand ils racontent qu'ils ont vécu des heures historiques ou sublimes. Sur place et dans le feu de l'action on ne s'en rend pas compte. On n'a pas de recul pour juger et pas le temps de se faire une opinion. L'heure presse. C'est à la minute. "Va comme je te pousse". Où est l'art militaire là-dedans? Peut-être qu'à un échelon supérieur, à l'échelon suprême, quand tout se résume à des courbes et à des chiffres, à des directives générales, à la rédaction d'ordres méticuleusement ambigus dans leur précision, pouvant servir de canevas au délire de l'interprétation, peut-être qu'on a alors l'impression de se livrer à un art. Mais j'en doute. La fortune des armes est jeu de hasard. Et, finalement, tous les grands capitaines sont couronnés par la défaite, de César à Napoléon, d'Annibal à Hindenburg, sans parler de la guerre actuelle où de 1939 à 1945 - et ce n'est pas fini ! - tout le monde aura été battu à tour de rôle. Quand on est là, ça n'est plus un problème d'art, de science, de préparation, de force, de logique ou de génie, ça n'est plus qu'une question d'heure. L'heure du destin. Et quand l'heure sonne tout s'écroule. Dévastation et ruines. C'est tout ce qui reste des civilisations. Le Fléau de Dieu les visite toutes, les unes après les autres. Pas une qui ne succombe à la guerre. Question du génie humain. Perversité. Phénomène de la nature de l'homme. L'homme poursuit sa propre destruction. C'est automatique. Avec des pieux, des pierres, des frondes, avec des lance-flammes et des robots électriques, cette dernière incarnation du dernier des conquérants. Après cela il n'y aura peut-être même plus des ânes sauvages dans les steppes de l'Asie centrale ni des émeus dans les solitudes du Brésil.» (p.380-381). Dans une note, Cendrars indiqua : «Écrit avant l'emploi de la "bombe atomique", cette invention de la dernière heure, condamnation à mort de l'humanité, bombe que j'ai par ailleurs prévue et décrite, pages 161 et 162 de "Moravagine" (1 vol., Grasset, Paris, 1926)».

"B..."

Texte d'une page

C'était un «fameux metteur en scène» «qui n'avait plus l'âge de faire le zouave» mais «s'était engagé pour ne pas quitter son fils». Or il était toujours malade, et «le fiston», qui avait adopté «le mauvais genre spécial à la Légion», avait vite «filé vers l'arrière».

Commentaire

B... est Xavier Maurice Gérard Bourgeois ; né le 15 août 1871 à Genève de parents français, il fit du théâtre pendant dix ans, puis passa au cinéma où il tourna 142 films entre 1908 et 1925 (dont, en 1916, *“La vie de Christophe Colomb”*) ; il s'engagea, au début de la guerre de 14-18, comme volontaire étranger avec son fils au sein de l'armée française ; il y côtoya Cendrars ; il fut évacué huit jours après son arrivée au front pour cause de maladie.

“BIKOFF (aveugle de guerre, suicidé)”

Texte de 5 pages

C'est un Russe taciturne qui ne parlait pas un mot de français. Il avait, la partageant avec Cendrars, *«une spécialité : le tir d'adresse»*, qui le faisait, à Frise, au bord de la Somme, se placer dans un clocher en ruine pour repérer *«les casques à pointe»* des Allemands et les abattre, jusqu'au jour où *«le clocher fut détruit à coups de canon»*. Plus tard, *«au bois de la Vache»*, *«sale coin»* où les légionnaires faisaient face à de terribles Bavarois, Bikoff eut *«l'idée diabolique de se camoufler en arbre»* ; mais il *«reçut une balle dans la tête»*, ce qui lui fit perdre un œil, avant de perdre l'autre dans un accident au cours de sa convalescence. L'aveugle devint *«accordeur de piano»* à Paris, et se mit *«en ménage»* avec une Russe, Douscha, qui raconta à Cendrars que, jaloux, il lui faisait vivre *«un enfer»*. Quelques années plus tard, devenu fou, il la tua pendant son sommeil avant d'aller, au petit matin, se jeter sous le premier tramway.

Commentaire

Au passage, on apprend que, du fait de son origine alémanique, Cendrars servait d'interprète à l'état-major (*«puisque ces messieurs n'ont pas jugé bon d'apprendre l'allemand. Depuis le temps qu'ils se préparent à faire la guerre, je me demande contre qui ils s'imaginaient avoir un jour à se battre. Contre les Chinois? Mais ils n'ont pas davantage appris le chinois... »*) ; que, du fait de son séjour en Russie pendant sa jeunesse, il pouvait parler russe à Bikoff ; que, du fait de son expérience d'apiculteur vécue en 1908, il *«put lui parler rucher, élevage, reine [...] noces, essaimage, ouvrières, larves, pontes, cellules, rayons, sucre, sirop, cristallisation, qualité, saveur, parfum du terroir»*. D'autre part, il parodia le Voltaire de *“Candide”* en indiquant *«que tout allait au plus mal dans le plus moche des mondes»*. Enfin, il succomba encore à sa misogynie, se plaignant *«de ces garces de femmes qui vous mettent le grappin dessus et ne désirent qu'à [sic] se montrer partout en compagnie d'un poilu»*.

“GARNÉRO (tué à la crête de Vimy, enterré le même jour, et retrouvé dix ans plus tard, ressuscité)”

Texte de 11 pages

«Le 9 mai 1915», à l'attaque de la crête de Vimy, un seul coup de fusil *«avait été tiré, par Garnéro, et sur un lièvre»* car celui qu'on appelait *«Chaud-Pisse»* [nom familier de la gonorrhée, maladie vénérienne dont il était atteint] *«était un adroit chasseur et un fin cuisinier»* qui préparait des civets et des fricassées arrosés de *«pinard»*. Cette attaque avait été si rapide que, alors que les lignes où se trouvaient les Allemands avaient été dépassées, l'artillerie française pilonnait les légionnaires qui, cependant, allèrent, *«ivres de joie et de fureur»*, inspirant *«une sainte terreur»*, *«nettoyer»* les tranchées des ennemis : *«Ce fut un joli massacre»*, Cendrars lui-même tuant *«d'un coup de couteau un Allemand qui était déjà mort»*. Quand il leur fallut rentrer, Garnéro tomba dans une cave où se trouvaient des tonnelets de *«bière de Munich»* et des cigares. Or *«le renfort allemand débarquait des*

autobus de Lille» et «le baroud dura toute la nuit», les officiers ayant disparu. Cependant, une fois dans la tranchée, les légionnaires dégustèrent la bière des Allemands tout en fumant leurs cigares. Mais Garnéro était mort, ayant été scalpé par un obus, et fut enterré.

Or, un jour, *«dix années plus tard», à Paris, à l'aube, Cendrars fut salué par un homme qui conduisait un fourgon de sciure et qui n'avait qu'une jambe ; c'était Chaude-Pisse qui en voulait encore à «la belle bande de vaches» des légionnaires qui l'avaient abandonné et l'avaient enterré : «Est-ce que j'étais vraiment mort, caporal? je l'ai cru quand vous m'avez flanqué des pelletées de terre sur la figure et que je vous ai entendus vous éloigner. Oui, j'étais bien mort ou tout au moins en train de crever pour de bon, lentement, sûrement, et je tournais de l'œil quand une douleur fulgurante m'a fait revenir à moi. C'était ce bon dieu d'obus qui m'a emporté la jambe et qui m'avait déterré et envoyé dinguer à 100 mètres. Alors, je me suis mis à gueuler. Oh, veine ! ma voix sortait et l'on est venu me ramasser. Mais si vous, salauds, n'étiez pas venus me changer de place, jamais le deuxième obus ne m'aurait trouvé justement là pour me prendre la jambe et me rendre la voix, et j'aime mieux parler que courir.»* Cendrars continua : *«Il me manquait un bras. Il lui manquait une jambe. Nous sourions au souvenir du lièvre... Non, ce n'était pas le bon temps ; mais le bon temps d'avoir vécu...»* Garnéro invita Cendrars à venir dîner chez lui ; mais, pour qu'il y ait *«de quoi croûter»,* il mit sa *«jambe américaine» «au clou»* [organisme de prêts sur gages]. Et Cendrars se souvint de la façon dont il l'avait rencontré alors qu'il était un *«jeune marlou»* acoquiné à *«sa poule»,* Lucie, qui était *«mal embouchée et vindicative comme lui»,* mais qu'il découvrit alors tout à fait décatie sous l'effet de *«la coco»* [la cocaïne].

Commentaire

Tout en en parlant abondamment, Cendrars indiqua : *«Mais ce n'est pas pour parler de mes exploits que j'écris ce chapitre»* (p.394)

“PLEIN-DE-SOUBE (les gradés)”

Texte de 23 pages

C'était le surnom d'un *«lieutenant de réserve»,* qui, *«huissier dans le civil», «bouffi»* et *«plein de suffisance»,* méprisait les légionnaires, alors que c'étaient *«des étrangers qui s'étaient engagés par amour pour la France».* Cendrars signala alors : *«Le 29 juillet 1914, deux jours avant la déclaration de la guerre, je signais [...] un “Appel” [...] qui s'adressait à tous les étrangers amis de la France et les sommait de s'engager dans l'armée française pour la durée de la guerre»,* appel qui fut reproduit dans toute la presse, et suscita un vif enthousiasme. Lui-même, à cause de la *«pagaie»,* ne put s'engager que *«le 3 septembre»,* étant nommé *«chef d'escouade», «prêt à aller jusqu'au bout de [son] acte».* Il parle alors plutôt de Colon, un Canadien français de Winnipeg, un *«gentleman-farmer»* qui, *«âgé de 53 ans»,* était venu en France *«avec 300 chevaux payés de ses deniers»* et *«six cow-boys»,* mais avait été, toujours du fait de la *«pagaie»,* mal accueilli par les autorités militaires, avait vendu ses chevaux, en gagnant du *«1000%»,* et était venu s'engager au moment où Cendrars le faisait aussi. Il s'étend alors sur le régiment de la Légion étrangère dans lequel il fut affecté ; sur les différentes *«fantaisies vestimentaires»* qu'on leur imposa ; sur les premiers *«sous-off»* qu'ils eurent (des pompiers de Paris préoccupés de discipline mais déçus de se trouver avec des légionnaires) ; sur les officiers qui, n'étant ni *«des casse-cou ni des têtes brûlées»,* ne s'intéressant qu'à leur carrière, *«s'éclipsèrent [...] surtout après les coups durs»* ; sur les légionnaires parmi lesquels il y avait de *«vieux lascars d'Afrique», «les survivants de Dieu sait quelles épopées coloniales»* ; sur ses *«copains»* avec lesquels il préféra rester plutôt que d'*«aller dans l'aviation»* [il avait été constructeur d'avions à Chartres], surtout pour passer avec eux *«la nuit de Noël»* à *«la ferme Ancelle»* près de Frise, au bord de la Somme, où, pour lui et trois autres, il s'agissait (en suivant un dangereux itinéraire décrit avec précision) de placer *«un gramophone»* et des explosifs dans des barbelés près des *«Fridolins»* [nom moqueur donné aux Allemands] qui, à minuit, firent retentir *«le fameux cantique de*

Noël, cher à tout fils de l'Allemagne», "O Tannenbaum"», auquel furent opposés «la Marseillaise» diffusée par le gramophone, et l'éclatement de deux grenades ; d'où «un beau charivari» qui obligea les légionnaires à se «carapater» en étant «pris entre deux feux». Or le gramophone avait été volé dans une maison, dite «du Collectionneur», par Cendrars que "Plein-de-soupe" avait surpris et avait voulu inculper. Mais Cendrars demanda à Sawo et à Garnéro de tirer sur lui et de l'obliger à ramper dans la boue. De ce fait, «l'affaire n'eut pas de suite. Mais Plein-de-Soupe resta convaincu avoir échappé à un danger mortel.»

Commentaire

Cendrars indique : «Je ne savais pas que la Légion me ferait boire ce calice jusqu'à la lie et que cette lie me saoulerait, et que prenant une joie cynique à me déconsidérer et à m'avilir [...] je finirais par m'affranchir de tout pour conquérir ma liberté d'homme. Être. Être un homme. Et découvrir la solitude. Voilà ce que je dois à la Légion.» (p.413).

On remarque cette déclaration au sujet des légionnaires et de la poésie : «C'étaient des hommes de métier. Et le métier d'homme de guerre est une chose abominable et pleine de cicatrices, comme la poésie. / On en a ou l'on n'en a pas. / Il n'y a pas de triche car rien n'use davantage l'âme et marque de stigmates le visage (et secrètement le cœur) de l'homme et n'est plus vain que de tuer, que de recommencer. / Et vivat ! c'est la vie.» (p.414)

Signalons que, ici aussi, Cendrars employa «avatar» à la place d'«avanie» (p.414) ; qu'il qualifia le gitan Sawo d'«heimatlos» (p.418 ; mot allemand signifiant «sans patrie») ; qu'il parla d'«une bibliothèque assez bien achalandée» (p.423).

“DIEU EST ABSENT”

Texte de 5 pages

L'affirmation : «Dieu est absent des champs de bataille, et les morts du début de la guerre, ces pauvres petits pioupious [nom familial donné aux jeunes soldats] en pantalons rouge garance oubliés dans l'herbe, faisaient des taches aussi nombreuses mais pas plus importantes que des bouses de vache dans un pré» est le préambule à un tableau des terribles conditions subies par les soldats à Frise, où, entre les lignes des Français et celle des Allemands, s'étendait «une prairie marécageuse» où se trouvait «un gros tas» de «morts de septembre». Pour gagner «une perle pour Paris», Cendrars et Sawo acceptèrent d'y aller afin de voir qui ils étaient. Progressant difficilement sous la pluie battante, ils atteignirent d'abord une «cahute» où ils virent «trois squelettes en uniforme affaissés sur une mitrailleuse», ceux d'Allemands dont ils ramassèrent les portefeuilles ; ils y passèrent une nuit où, indique Cendrars, «est née notre longue amitié qui dure encore aujourd'hui, en 1945, que Sawo s'est fait gangster, après avoir été décoré de la médaille militaire (" ... pour avoir ramené dans nos lignes une mitrailleuse ennemie", dit sa citation).»

“FAIRE UN PRISONNIER”

Texte de 41 pages

Cendrars raconte que, à Frise, dans le poste de La Grenouillère, lui et ses légionnaires se trouvaient «au bout du monde», et «étaient libres autant que l'on peut l'être à l'armée» ; que, lui, qui «aimait assez la petite guerre d'Indiens dans la grande guerre usinière», qui «faisait fonction de caporal» et était «chef de la section franche», qui était mal vu du «nouveau colonel», reçut de son capitaine cet ordre : «Faites-moi des prisonniers».

Cependant, il se lance alors dans un tableau de la pauvreté de l'armement des Français comparé à celui des Allemands.

Puis il décrit un légionnaire qui s'appelait Jean Opphopf, un «soiffard» qui provoquait des «bagarres» dans les «bistros» de l'arrière, et raconte qu'il devait aller, ce qui l'avait fait devenir «la bête noire» des «sous-offs», le faire délivrer en développant une défense du coupable qui devenait une accusation de l'accusateur ! Il signale que, en 1939, il avait revu Opphopf qui était, à Paris, «gardien d'un bateau-lavoir», condamné par «la Nini» à y rester car elle lui avait enlevé sa «jambe de bois», la vraie jambe ayant été «amputée au ras de la cuisse».

Autrefois, Opphopf était habile à conduire le «bachot» [petit bateau à fond plat] qui permettait à Garnéro et à Sawo de s'emparer de poissons et de gibier, et aux membres de l'escouade de faire leurs «deux patrouilles de nuit» qui les laissaient «drôlement impressionnés par la nature» et décidés à «rester maîtres de [leur] domaine d'eau». Mais Griffith, «le cynique égoutier de Londres», se moquait de leur «enthousiasme».

Une autre digression est une protestation contre «la plus grande saloperie de cette guerre» : le fait que «l'on restait quatre jours en ligne et l'on redescendait pour quatre jours à l'arrière, et l'on remontait à l'avant pour quatre jours, et ainsi de suite» ; contre le caractère répugnant des «cantonnements de l'arrière» ; contre l'incertitude de retrouver le poste qu'on avait à l'avant et même «le créneau», qui pouvait être, pour un soldat, «le seul coin de cette terre aimée de France qu'il posséderait jamais en propre».

Cendrars évoque «la tranchée Clara» qui était «un lac de bouillasse d'où émergeaient des tas de boue» où les hommes étaient «comme des naufragés», l'un d'eux ayant même été inexorablement aspiré par «l'ignoble ventouse».

Or, «les Boches ayant hissé un drapeau polonais» dans leur poste, le capitaine réitéra son ordre : «Il faut absolument un prisonnier pour l'interroger», reprochant de «se dégonfler» à Cendrars qui eut l'idée de se servir d'un de ses légionnaires, Przybyszewski, «un noble polonais» qui pourrait «fredonner un air de balalaïka qui foutra le cafard» à ses compatriotes.

L'opération fut préparée avec beaucoup de «chichis». Mais il fallut «Attendre. Guetter. Patienter. Ne pas perdre son sang-froid.», Cendrars pensant alors aux «douces sonorités cristallines [...] des "Nocturnes" de Chopin», tandis que Przybyszewski pleurait car «il perdait son pucelage». Or «le petit ouvrage allemand n'était pas occupé». Aussi le drapeau fut-il pris, et ils revinrent dans leur tranchée dans un état semblable «aux effets de la drogue». Le capitaine fut déçu de n'avoir pas de prisonnier, tandis que Cendrars, «vanné», se disait qu'il lui fallait faire «tout cela [...] pour savoir ce que les hommes sont capables, en bien, en mal, en intelligence, en connerie, et que de toutes façons la mort est au bout, que l'on triomphe ou que l'on succombe. / C'est absurde / C'est moche. / Mais c'est ainsi. Et il n'y a pas à tortiller.»

Cependant, on vint le réveiller parce qu'on avait entendu bouger un homme dans le poste des Allemands, et il dut lui lancer les seuls mots polonais qu'il connaissait avant de lui asséner de l'allemand, et de le faire sortir de sa cachette. «Le capitaine était radieux», mais Cendrars dut conduire auprès de l'État-Major cet Allemand hautain qui, le voyant allumer une cigarette, lui déclara : «Rauchen verboten» [«Il est interdit de fumer»], mais lui offrit «une boîte de cigares», vanta la bonne organisation de l'armée allemande, indiqua qu'il était un charcutier de Munich, avoua qu'il était déserteur et qu'il avait peur de rencontrer un général. Or celui-ci dormait ! Mais, réveillé, il s'écria : «Quel fier soldat !» pour apprécier l'allure de l'Allemand !

Cendrars indique alors que, dans sa pièce «Le vaillant Espagnol», Cervantès fit l'éloge du «soldat anonyme» semblable au «poilu "type 14"». Il se moque des personnalités «en visite au front», comme il y en a encore «en 1944 et 45».

Il décrit l'accoutrement du général qui «était tout simplement grotesque». Il dut de nouveau «servir d'interprète», se permettant alors de railler le général en allemand ! Mais le prisonnier prétendit ne pas connaître «l'emplacement des batteries», ne pas connaître «le secteur», tandis que le général, que Cendrars qualifiait de «lope» [homosexuel], admirait toujours «un si bel homme» qui «ne saurait trahir son pays», et «tint un long discours sur la dignité humaine, le rôle civilisateur de la France...». L'Allemand se mit à genoux devant lui, en évoquant sa femme et ses six enfants. Cendrars, pris par «ce démon du franc-parler», confia qu'il prenait des photos «au front», ce qui était interdit, et qu'il les vendait à des journaux ; se plaignit d'être caporal car «le capot est le clebs [le chien de garde] de ses hommes». Mais il donna aussi ce renseignement important : «Le petit ouvrage où flottait le drapeau

polonais [...] était abandonné» ; cela déclencha «un grand remue-ménage» et «le premier mouvement de l'attaque qui devait [leur] faire occuper les positions allemandes devant Herbécourt». Cependant, il ne reçut jamais le «tonneau de pinard» promis par le général !

Commentaire

On se rend compte que Cendrars et ses hommes formaient une de ces corps francs qui étaient spécialisés dans les coups de main.

Griffith avait déjà été présenté par Cendrars, en 1937, dans un des textes de ses *“Histoires vraies”* : *“L'égoutier de Londres”*. Si l'usage de l'argot est aussi présent que dans les autres textes, on a soudain droit aussi, avec l'intervention de Griffith (qui, pourtant, est Anglais !), à une restitution de la prononciation populaire (p.441-442).

La mention de la perte de «son pucelage» par Przybyszewski rappelle que, dans *“Voyage au bout de la nuit”*, Céline avait dit que Bardamu, «puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté», fut vite «dépuclé».

On remarque l'emploi de «mettre à jour» (p.450) au lieu de «mettre au jour».

On constate que, en pleine guerre, Cendrars n'en demeurait pas moins sensible à la nature :

-«On se disait [...] que la guerre allait finir car les oiseaux aquatiques continuaient leur bavardage et leurs petits cris au nid comme de rien n'était» (p.440).

-«Il y avait encore [...] des effets surprenants de brume et des enrroulements et des désenroulements de brouillard sur l'eau, des mouvements et des éclairages de nuages et des apparitions et disparitions subites de lune dans les déchirures et les coulisses du ciel et de l'onde moirée de reflets et de trous d'ombres mobiles ; et la mise en scène au sol et au niveau de l'eau, arbre mort, touffes nageantes, paquets d'herbes à la dérive, silhouette anthropomorphe d'un saule d'été, remue-ménage dans les roseaux et les joncs, froissements de robes, cimes agitées, signes mystérieux, branches contorsionnées, froufrous de manches dans le vent, bourrasques brusques faisant gesticuler les rameaux et les ramilles et se dérouler les baguettes dont les rares feuilles pendantes, proches, tout proches, se tendaient à nous toucher le visage comme des mains humides aux doigts glacés» (p.440-441).

-«Le brouillard s'était un peu levé. Des reflets insolites moiraient l'eau du canal. Les trembles s'égouttaient en frissonnant.» (p.459).

-«Le site était grandiose et sinistre. Un terre-plein inondé, planté de vieux et gros arbres magnifiques, des immenses peupliers argentés, dont les plus hautes branches saccagées par les obus et une explosion qui avait à moitié détruit l'écluse jonchaient le sol bouleversé, inextricablement enchevêtrées, leur écorce en charpie, l'aubier haché par la mitraille, leurs feuilles mortes sentant fort et leur bourre cotonneuse qui s'échappait au moindre souffle de leurs cosses, de leurs bourses écrasées ayant une action sternutatoire. Le chemin en était comme matelassé.» (p.460)

“LE CHEVALIER DE PRZYBYSZEWSKI, dit “LE MONOCOLARD” (porté disparu en Champagne)”

Texte de 5 pages

Selon Cendrars, «il ressemblait à Max Jacob», mais «n'avait pas de lettres» et «ne connaissait pas les livres de son oncle», Stanislas de Przybyszewski. Il était «plein aux as» et très généreux, faisait preuve de «dandysme», car il portait son monocle en toutes circonstances, affichait «des improvisations vestimentaires», «se parfumait», «se cosmétiquait» et «se manucurait», provoquant ainsi «le courroux» des sergents. Il s'était engagé parce que, propriétaire d'une plantation à Tahiti, il avait vu deux bateaux allemands venir bombarder Papeete. Mais il se rendit compte qu'il avait «misé du mauvais côté».

Cendrars, s'il avait été «séduit», se demandait si Przybyszewski «n'était pas un vulgaire escroc» car «ses histoires étaient farcies d'in vraisemblances et de gros mensonges manifestes», et il ne le vit pas

recevoir de courrier ; de plus, il apprit qu'il avait, sur la nuque, «*le pointillé à Deibler*» [tatouage marquant l'endroit du cou où le préposé à la guillotine, qui était alors un dénommé Deibler, était invité à faire tomber la lame fatale !] ; enfin, il a été «*porté disparu*» dans «*la grande offensive de Champagne en septembre 1915*». Il rappelle qu'il avait obtenu la Croix de guerre pour avoir pris le drapeau polonais. Et il considère qu'il a commis un «*crime dans l'affaire de La Muette*» [?].

“À LA GRENOUILLÈRE”

Texte de 58 pages

Cendrars et ses hommes étaient «*retournés à La Grenouillère*» dans «*la vallée de la Somme*». Ils étaient auprès de Feuillères, hameau que les Allemands «*avaient solidement fortifié*», et leurs «*gros obus passaient comme des locomotives en furie loin au-dessus de [leurs] têtes en un vertigineux mélisme [durée musicale longue constituée d'un groupe de notes de valeur brève]*». Avec leur «*bachot*», Cendrars et ses «*lascars*» faisaient des «*incursions aventureuses sur les arrières de l'ennemi*», et envisageaient «*d'enlever un convoi de ravitaillement*», «*exploit qui révolutionna les états-majors*».

Or, le 27 janvier, le Monocolard signala que c'était «*l'anniversaire de Guillaume*», le Kaiser [l'empereur d'Allemagne], et qu'il fallait profiter de cette «*occase*». La nuit, les légionnaires se tinrent en observation près de la route qui était déserte. Mais arrivèrent «*deux fourgons isolés*» dont ils abattirent les hommes ; c'étaient «*un fourgon du génie*» et un «*fourgon postal*», dans lequel il y avait «*des colis de friandises*». À son habitude, Garnéro «*piqua une crise*», Cendrars digressant alors sur ces «*éclipses anormales, voire totales de la personnalité*». Dans cette «*histoire*», il fut soutenu par son capitaine qui «*exaltait le prestige de la Légion*», «*le destin, souverain maître des hommes dans la vie comme au théâtre*», lui ayant permis d'échapper à «*l'impitoyable et anonyme machinerie de la guerre*». Il annonce «*résumer cette affaire*».

Dans le «*fourgon du génie*» se trouvaient des «*documents [...] de la plus grande importance*», et son capitaine promit à Cendrars «*la Légion d'honneur*» et ses «*galons de sergent*» (dont il ne voulait pas, pour ne pas quitter ses hommes). Or le capitaine «*dut déchanter*».

En effet, Cendrars fut accusé du «*vol d'un bateau*», ce qui provoqua «*une affaire du tonnerre de Dieu*». Il raconta au capitaine leurs «*balades en ce bachot*» qui était bien dissimulé. Il rencontra le colonel Bourbaki, un «*épais fantoche*», un «*gnome en uniforme*» qui s'était ridiculisé en voulant «*parader à cheval*» alors qu'il ne savait «*pas monter*», ce qui avait provoqué chez les soldats un «*rire douloureux*». Comme il demanda «*un homme pour dresser sa monture*», Cendrars se présenta et réussit à le faire grâce à «*un tour de cosaques*» qu'il tenait de son «*grand-père*» mais qu'il ne révéla pas au colonel ; aussi celui-ci, une de ces «*vieilles badernes*» qui «*se font de la bile*», chercha-t-il à le «*brimer*», d'autant plus qu'il avait «*l'air de [se ficher] de tout comme de l'an quarante*», lui opposant «*la plus grande indifférence*», le vexant et l'amenant à démasquer «*ses batteries*». Cependant, ce fut «*le Monocolard*» qui fut nommé «*chef d'escouade*».

«*Heureusement que ce fut l'adjudant Angéli qui fut désigné comme chef de poste*», car ce Corse, qui «*venait du bataillon des sapeurs-pompiers de Paris*» et qui était proche de sa «*retraite*», ne voulait «*pas avoir d'histoires*», et se rappelait ce qu'il avait fait quand il était «*jeune soldat*». Il fit part à Cendrars des accusations qui étaient portées contre lui dans un rapport : s'être fourni en charbon de la sucrerie de Frise comme le faisaient aussi les Allemands «*un jour sur deux*» car, pour lui, «*cela ne vaut vraiment pas la peine de se faire tuer pour du charbon*» ; être allé jusqu'à la «*fraternisation*» du fait qu'il parlait allemand, alors qu'il assure «*détester trop les Boches*» ; de s'être compromis dans «*l'histoire du petit chien*» qu'il raconte :

Étant «*curieux de tempérament*», il s'était proposé pour être dresseur de «*chiens de guerre*» bien qu'il risquait «*trente jours de tôle en cas d'insuccès*». Il faisait partie d'un groupe de «*poilus*» qui arrivèrent à Compiègne, faisant sensation surtout auprès des femmes et, en particulier, de jeunes femmes venues des États-Unis avec lesquelles lui, qui parlait anglais, put faire «*du frotti-frotta*» et même l'amour ; d'où la réprimande d'une «*adjupette en leggings*». À la vue des chiens disparates que des

Françaises avaient offerts à l'armée, ce fut «*un éclat de rire général*». Cependant, ces chiens furent distribués «*dans tous les secteurs de la division*», la plupart terminant toutefois «*leur carrière dans la poêle à frire des escouades*». Lui-même avait rapporté «*un petit fox-terrier*» qu'il avait «*baptisé "Black and White"*», qui «*était intelligent*», «*pigeait tous les trucs qu'on lui enseignait*» ; comme le chien se rendait chez les Allemands, il y avait eu, par son entremise, échange de lettres, les uns écrivant : «*Frankreich kaput !*», les autres répondant : «*Scheissdreck !*» («*Merde !*») ; finalement, un Allemand tua l'animal.

Cendrars raconta aussi à Angéli «*l'histoire du hérisson de Dompierre*», «*une gentille petite bête*» qui laissait «*des empreintes humaines*» dans «*ce secteur [...] bouleversé par les mines, les contre-mines et leurs cratères de planète morte*» ; qui «*déteçait*» le travail de sape des Allemands ; qui était «*pochard*», «*lichant dans tous les quarts*» de vin au point d'être «*schlass [ivre]*», de «*tomber avec assurance dans le vide*». Or, un jour, il mourut, et Cendrars, «*un ancien carabin [étudiant en médecine]*», fit «*son autopsie*», et découvrit un «*foie résorbé par l'alcool*». D'où une digression sur la mort semblable de Raymond Radiguet. Cendrars évoque alors «*les terrifiantes explosions des fourneaux de mines*», «*tout le monde*» étant «*saoul, de peur, de fatigue et de ce vin nouveau d'Apocalypse*», et disant craindre, alors qu'il écrit, une «*complète atomisation*» [par la bombe atomique].

Son rapport terminé, Angéli donna des conseils à Cendrars : «*Il ne faut pas avoir l'air de se fiche du monde [...] Il y a des accommodements avec le règlement [...] Quand on saute le mur, il ne faut pas se faire pincer [...] Tâche de la boucler [...] Vis-à-vis d'un supérieur on a toujours tort. [...] Il ne faut pas leur tenir tête, ça les énerve. [...] Pense un peu à ta femme et à ton gosse [...] N'en fais pas plus qu'on ne t'en demande si tu tiens à sortir de cette guerre vivant*». L'adjudant allait mourir «*asphyxié, la tête dans du caca allemand, les jambes au ciel*». Il avait encore donné à Cendrars le conseil de se «*planquer à l'avant*», ce qu'il fit «*dans la maison du "Collectionneur"*» où il «*bouquinait*». Ses hommes avaient été remplacés par le «*2^e Bataillon*» où Cendrars ne connaissait que le peintre Kisling, «*le voleur et tricheur aux cartes*» Davidoff, le sergent Bringolf, «*cet aventurier shaffhousois*» dont il allait «*traduire et publier les "Mémoires" en 1930*», le «*curieux professeur*» Jean Péteux qu'il trouva sur son chemin tout le long de sa vie.

Entre parenthèses, Cendrars raconte alors que sa «*bien-aimée*» «*s'était meurtri cruellement le sein*», et que, «*de la main gauche*», il le lui avait incisé «*avec une lame de rasoir*» !

Son «*affaire faisant boule de neige*», des marins vinrent prendre des «*bachots*». Il craignait l'arrivée de ces gendarmes qui «*n'en foutaient pas une datte*» mais poursuivaient les «*poilus en maraude*» (aussi, à Verdun, certains gendarmes avaient-ils été cruellement immobilisés par des soldats en colère) et, plus encore, de la prévôté, de la Sûreté militaire qui vint interroger ses «*copains*» de l'escouade.

Il raconte l'«*Histoire du fils de ma concierge*».

1. «*En mai 1918, lors de l'offensive catastrophique du Chemin-des-Dames, en pleine déroute*», ce Vincent avait conduit ses hommes à Paris où son père l'avait fait retourner au front où il fut considéré comme déserteur et condamné à «*dix ans de prison*».

2. Alors que Cendrars était «*réformé depuis dix-huit mois*», sa concierge lui demanda d'intervenir en faveur de son fils. Il indique qu'il n'était pas «*un locataire exemplaire*», car, dans sa «*mansarde*», «*on festoyait*» et, quand il était en voyage, elle servait de refuge à des étrangers. Il constitua un dossier «*du petit Vincent*», et se démena «*durant un an*» pour, finalement, obtenir «*la grâce*».

3. Avant de fêter cette heureuse issue, il désira que soit libéré aussi le «*copain*» de Vincent, le fils d'une «*marchande des quatre-saisons*» que les parents de Vincent méprisaient, au point qu'ils lui en voulurent et qu'il dut quitter sa mansarde !

Le colonel chercha à vexer Cendrars en décorant ses «*cinq lascars*» qui ne purent cependant pas partir en «*perme*» à «*Paname [Paris en argot]*» parce que se préparait une offensive pour laquelle fut remis à flot le «*bachot*». On cherchait à le baptiser quand se présenta un civil qui était «*un agent de la secrète, service du contre-espionnage [...] chargé d'une mission spéciale*». Mais il «*s'était frotté à la poésie*» et avait percé «*l'incognito*» de Cendrars qui se souvint où il l'avait rencontré : c'était alors que, conversant avec Rémy de Gourmont, il avait «*raconté l'histoire du lépreux dont [il s'était] débarrassé en lui faisant absorber une jatte de lait*». Le visiteur lui assura que son dossier avait été

par ses soins «classé», le remercia de lui avoir permis de se trouver sur «la ligne de feu». «Ce sale individu de police» s'écriant : «C'est le plus beau jour de ma vie [...] Je suis en train d'écrire un poème magnifique», Cendrars lui opposa : «La guerre, c'est une saloperie.» L'autre, féru de littérature moderne, ayant lu ses poèmes et connaissant sa réputation de forte tête, revint à la charge : «Vous n'allez pas me faire croire, Blaise Cendrars, que tout ce qui se passe au front ne vous inspire pas? [...] Vous devez avoir des poèmes plein vos poches» ; mais Cendrars lui répondit : «Pas un !» - «Alors, pourquoi vous êtes-vous engagé? - En tout cas, pas pour tenir un porte-plume.» Et il lui asséna : «'Mourir pour la patrie est le sort le plus beau' n'est-ce pas? Vous croyez-vous au théâtre, Monsieur? Avez-vous perdu le sens de la réalité? Vous n'êtes pas au Français [la Comédie-Française], ici. Et savez-vous ce qui se cache sous cet alexandrin? La guerre est une ignominie. Tout au plus ce spectacle peut-il satisfaire les yeux, le cœur d'un philosophe cynique et combler la logique du pessimisme le plus noir. La vie dangereuse peut convenir à un individu, certes, mais sur le plan social, cela mène directement à la tyrannie, surtout dans une république menée par un sénat de vieillards, une chambre de bavards, une académie de m'as-tu-vu, une école de généraux.» Le visiteur lui demanda encore : «Pourquoi êtes-vous si méprisant pour les hommes, Blaise Cendrars? Bien qu'anarchiste, je vous croyais bon patriote, puisque vous vous êtes engagé. - Patriote, oh !... - Pourquoi vous êtes-vous engagé, alors? - Moi ? Parce que je déteste les Boches.» Et il cessa de parler à «ce long escogriffe qui pérorait et discutait», lui demandant seulement des nouvelles de Guillaume Apollinaire, de Max Jacob, d'André Billy, de Robert Delaunay, d'Arthur Cravan, de Picasso, de Braque, de Fernand Léger, de Derain, de Picabia, de Marcel Duchamp, de Modigliani, de Pierre-Jean Jouve. Il indique qu'il n'avait «aucune nouvelle de personne». Le policier l'interrogea encore sur l'argent dont il disposait, s'étant étonné qu'il n'ait pas de dettes alors que «l'édition du "Transsibérien" [avait] dû [lui] coûter gros», sachant qu'il possédait une maison à St-Martin-en-Bière, que sa femme était «Russe» alors que «tous les Russes sont suspects en France». Enfin, Cendrars chassa «ce dangereux écornifleur» qui allait, plus tard, se suicider en lui léguant «un très beau poème de guerre» qu'il ne put publier, tandis qu'il tait le nom de cet «échappé de l'enfer».

À La Grenouillère, le Luxembourgeois Siegfried Lang amena «un lieutenant de vaisseau gentil et plein d'allant» qui fut étonné surtout par «les têtes de bœuf plantées partout dans [les] barbelés», Cendrars lui expliquant que, «ayant beaucoup voyagé en Amérique du Sud», il s'en servait «contre la jettatura [le mauvais sort qu'on pouvait jeter]».

Cendrars et ses hommes allaient quitter La Grenouillère «fin février 1915». Mais ils restèrent vigilants, poursuivant la nuit «une barque fantôme» dans une «quête épouvantable» où, alors que «Frise se mit soudain à flamboyer», ils attaquèrent une «barcasse» où se trouvaient des Allemands ; mais leur «bachot» chavira, et «le poste de garde» français leur «tira dessus» ; cependant, le colonel Dubois vint les «féliciter». Ils descendirent «enfin au grand repos, à Hangest-en-Santerre». Si le capitaine annonça à Cendrars qu'il allait recevoir la Légion d'honneur, en fait, il fut condamné à cent jours de prison, victime de «l'éternel malentendu car que reproche-t-on au héros? De n'être pas sage. Et à l'homme d'action, son action. Sa parole, au poète. Et l'amour, à la courtisane.»

Commentaire

Il faut signaler que, contrairement à ce qu'il aurait affirmé au «lieutenant de vaisseau», en 1915, Cendrars n'était pas encore allé en Amérique du Sud. Et il s'attribue tant de talents divers !

Dans son affrontement avec «l'agent de la secrète», il répéta l'affirmation de sa détestation des «Boches» qu'il faut expliquer. S'il chercha manifestement à choquer un interlocuteur qui l'agaçait, sa réponse brutale ne se réduisait pas à une boutade. Son sentiment venait de loin, prenait racine dans son histoire personnelle de Suisse francophone mais parfait bilingue car sa famille aussi bien paternelle (Sauser) que maternelle (Dorner) était d'origine alémanique, et, pour mater son effronterie, l'avait envoyé à la "Untere Realschule" de Bâle. Cette pénible expérience l'amena à rejeter cette part allemande qu'il avait en lui, qu'il ressentait comme sa part mauvaise et comme l'origine en lui de la violence.

Par ailleurs, on admire ces évocations :

-«À chaque décharge, le parc de Feuillères se silhouettait sur une lueur tressillante comme un immense feu follet collé au sol» (p.481).

-«La nuit tombait rapidement, cette tombée de la nuit si émouvante, si angoissante sur la ligne de feu, car avec les premières étoiles qui s'allument au ciel retentissent le sifflement des balles perdues tirées à l'aveuglette et les rafales déchirantes des mitrailleuses qui se propagent et s'inquiètent de secteur en secteur et qui ne s'arrêteront plus jusqu'à l'aube malade, avec parfois un crescendo, une crise enragée, du délire, à croire qu'avec la mort saignante du crépuscule la fièvre monte au fur et à mesure que les guetteurs comme des ombres dans la nuit qui gagne, retrouvent leur emplacement au créneau.» (p.523-524).

-«C'était un drôle de brouillard, tout en colonnes giratoires, tourbillonnantes qui s'élevaient des marais et se résorbaient en traînes flottantes, transparentes sous la lune qui scintillait dans les myriades de paillettes d'argent accrochées dans les volants étagés de ces jupes de gaze qui faisaient cloche en s'évanouissant dans la ténèbre pour réapparaître un peu plus loin sur l'eau noire miroitante et sous forme de nouvelles cloches dansantes et dans un nouvel éclairage instable, inclinées, alanguies et plus ou moins s'effilochant, s'enlaçant, et cette invitation silencieuse à la valse des spectres blancs dans une grande salle de bal alternativement éclairée et brusquement plongée dans l'obscurité blémisante des rampes et des girandoles que l'on ranimait, éteignait dans les coulisses de la nuit profonde nous ensorcelait. [...] Notre bachot [...] fonçait sans bruit à travers les danseurs sans visage, les couples irréels ne se troublant pas, se laissant pourfendre sans se séparer, haletants qu'ils étaient au point que nous sentions leur haleine se déposer sur nos paupières comme un baiser mort et qu'au passage nous entraînaient des lambeaux humides derrière nous, comme des longs voiles déchirés qui trempaient dans notre sillage. [...] et tout s'endeuillait avec l'aube qui brouillait la féerie nocturne et nos imaginations en une épaisse purée de pois. [...] Les mystères des marais recommençaient à nous leurrer comme la veille et notre esquif désorienté nous emportait dans une folle errance au milieu des molles péris [génies de sexe féminin de la mythologie iranienne] aériennes et taciturnes qui tourbillonnaient comme mises en effervescence par notre présence, un bal stupéfiant, un sabbat dans une léproserie en rupture de ban. [...] Opphopf avait l'air d'un noir magicien. [...] Nous poursuivîmes je ne sais quelle quête épouvantable et déconcertante au bal des évanescences apparitions renaissantes [...] et tous nous étions impressionnés et n'en croyions pas nos yeux. Notre poursuite tenait du prodige. [...] Le bal des spectres, la valse des lépreuses tourbillonnait dans les marais.» (p.533-535).

On remarque un autre emploi d'«avatar» à la place d'«avanie» (p.506), l'emploi de «mettre à jour» (p.533) au lieu de «mettre au jour», la citation de Victor Hugo : «Donne-lui tout de même à boire» (p.524) qui vient de la fin de son poème «Après la bataille».

Il est bien vrai que Cendrars n'écrivit quasiment rien pendant la guerre (on peut cependant citer les poèmes intitulés "Shrapnells") car son absurdité lui inspira plutôt le silence. Contrairement à son camarade Guillaume Apollinaire, et à d'autres poètes embrigadés comme lui dans la fureur de la Première Guerre Mondiale, il mit de côté son travail d'écrivain. Tout juste a-t-il écrit quelques lettres à sa famille et à ses amis, pour leur décrire l'ordinaire du soldat parti au front. À la lecture de «La main coupée», on comprend mieux sa volonté d'engagement total, cette résolution inébranlable d'avoir l'esprit entièrement consacré à la besogne guerrière. D'autre part, comme il s'était engagé sous un faux nom, il s'évertua à faire table rase de sa vie d'écrivain.

""MES" LÉGION D'HONNEUR"

Texte de 2 pages

Si Cendrars fut fait chevalier puis officier de la Légion d'honneur, il regrette toujours «la Croix du colonel Dubois» qui lui avait été «apportée à domicile», mais qu'il n'avait pu recevoir car il lui aurait fallu payer «37 francs 25 centimes pour frais de décoration», et il n'avait «pas le rond».

“LA PIPE DE MAÏS”

Texte de 3 pages

Elle lui avait été donnée par le général de Castelnau «*venu passer une revue à Hangest-en-Sancerre*» ; mais, comme il ne fumait pas la pipe, il l'avait refusée et avait été puni de «*10 jours*» de cellule que, toutefois, une offensive l'empêcha de subir. La pipe faisait partie d'un lot de «*100.000 pipes de maïs*» que deux «*grandes dames proustiennes*» avaient rapportées des États-Unis, et dont elles avaient distribué certaines de «*batteries en cantonnements, de gîtes d'alerte en lieux d'étape*».

“LE LYS ROUGE”

Texte d'une page

Alors que Cendrars et ses hommes étaient tranquilles à Tilloloy, un jour, tomba du ciel, «*planté dans l'herbe comme une grande fleur épanouie, un lys [sic] rouge, un bras humain tout ruisselant de sang, un bras droit sectionné au-dessus du coude et dont la main encore vivante fouillait le sol des doigts comme pour y prendre racine et dont la tige sanglante se balançait doucement avant de tenir son équilibre*». Ils se demandèrent : «*D'où venait cette main coupée?*» «*Il n'y avait pas eu un avion de la matinée, pas un coup de canon, pas une explosion proche ou lointaine.*» Cendrars conclut : «*Jamais nous n'eûmes la clef de l'énigme.*»

Commentaire

Comme beaucoup de gens et même beaucoup de grands écrivains (ainsi Anatole France et son roman intitulé aussi “*Le lys rouge*”), Cendrars donne au lis («*lilium*») une orthographe qui est, en fait, celle de la fleur de Lys («*iris versicolor*») qui est tout à fait différente et doit son nom à la rivière «*la Lys*» qu'il mentionne d'ailleurs p.440 ! Cependant, dans “*Le lotissement du ciel*” (p.371), il allait écrire «*lis*».

On constate que, contrairement à ce à quoi on pouvait s'attendre, «*la main coupée*» du titre n'est donc pas celle que Cendrars perdit sur le front. Il parla de tout sauf de sa main amputée, qui demeure le point central et le point absent de son œuvre.

“LES PHÉNOMÈNES”

Texte de 4 pages

Cendrars indique qu'aucun des hommes de son escouade n'avait («*sauf peut-être Sawo-le-Gitane*») «*l'étoffe d'un héros*». Il y a vu passer «*quelque deux cents types*», et il en évoque ici certains dont il n'avait pas parlé précédemment : un cocher wallon «*qui se décarcassait pour arriver à nourrir décevement son cheval*» ; deux «*tantes*» [homosexuels] monégasques qui, à peine arrivés, sautèrent ; des criminels, «*de la râclure du Dépôt*» [prison où sont gardés les criminels de passage] ; «*une ribambelle d'Espagnols*», «*une bande de Suisses-Allemands*», «*une bousculade de petits Juifs*», «*des mineurs polonais*». Il se souvient des noms de certains qui «*étaient des phénomènes*» :

BUYWATER et WILSON, deux vieux chirurgiens de Chicago qui étaient mennonites [membres d'une secte protestante très rigoriste], refusaient de tirer, et étaient venus pour se vautrer nus dans la boue.

URI, un Suisse-Allemand qui, voulant «*faire fortune*», récupérait les obus et les douilles, et «*détroussait les morts*» ; que Cendrars revit «*le 10 mai 1940*», alors qu'il était prêt à profiter de l'arrivée des Allemands pour appliquer «*une combine*», aussi le quitta-t-il rapidement, dégoûté par cette «*belle crapule*».

KOHN, «*le chanteur de charme, mort en chantant*».

BOUFFE-TOUT, «ce Gribouille [personnage populaire qui se jette dans l'eau par crainte de la pluie] ordurier, qui chantait les soirs de cafard».
MACHIN, TRUC, CHOSE et «ceux de la Légion d'Afrique».

'LES CHANTEURS ET LEURS CHANSONS'

Texte de 4 pages

Cendrars, se demandant «jusqu'à quel point la guerre n'est pas une manifestation du ludisme», se souvient comment, à «l'hiver 39-40, durant "la drôle de guerre" [période du début de la Seconde Guerre mondiale qui s'étendit entre la déclaration de guerre par le Royaume-Uni et la France à l'Allemagne nazie le 3 septembre 1939, et l'offensive allemande du 10 mai 1940]», lui et Claude Blanchard, correspondants de guerre, étonnaient «les officiers anglais» parce que, «dans la traversée de la Champagne, de l'Argonne et de la Lorraine», ils chantaient «des chansons de marche, des romances, tous les refrains des régiments et les strophes de la marine à voile, tous les couplets de café conç', et les rengaines des beuglants [cafés chantants], les romances parisiennes sentimentales ou réalistes des midinettes, des mômes de la cloche [la mendicité] ou des gonzesses du Sébasto [les prostituées du boulevard de Sébastopol à Paris], sans oublier les couplets les plus obscènes et les plus crus des carabins [étudiants en médecine] de salle de garde». Cendrars sympathisa avec E.J. Wills qui s'était trouvé lui aussi, en 14-18, dans le secteur maudit de Dompierre où Cendrars avait pris la photo d'un «Christ suspendu par un talon la tête en bas», «qui avait été à l'origine de tous [ses] ennuis». Il indique que, dans l'escouade, «tout le monde chantait» ; «le plus assourdissant était Kohn», un Tchèque devenu tapissier à l'Élysée et dont la prononciation du français est caricaturée ; Sawo chantait une «valse chaloupée» ; Cendrars chantait un «unique couplet» et ses «poilus rugissaient de joie».

Commentaire

On entend enfin parler ici du «Christ de Dompierre» dont le mystère rebondissait de texte en texte !

'BOUFFE-TOUT'

Texte d'une page

Ce goinfre était «une espèce de Gribouille ordurier et hilare», «vadrouillant, baguenaudant, mendigotant, emmerdant tout le monde», «ce foutu ivrogne» «ne reculant devant aucune bassesse» pour obtenir du «pinard». Cependant, ce Suisse du Jura était «un brave type et un bon soldat qui n'avait pas froid aux yeux», mais pouvait être pris de «cafard».

'MAMAN ! MAMAN !'

Texte de 2 pages

Cendrars parle de «la voix la plus ignoble» qu'il ait entendue : celle de «Ferdonnet, le traître de Stuttgart que toute la France écoutait durant "la drôle de guerre"», ce qui la «paralyse» et la fit «s'affaler dans sa stupeur», voix qu'il entendit «fin décembre 39» «interpellant nominalement» lui et ses compagnons alors qu'ils étaient au bord du Rhin. Un ami qui s'était trouvé «à Madrid en 1937» y avait été soumis à «une machine parlante» dégoisant «des slogans de propagande». Cependant, pour Cendrars, «le cri le plus affreux que l'on puisse entendre et qui n'a pas besoin de s'armer d'une machine pour vous percer le cœur, c'est l'appel tout nu d'un petit enfant au berceau : "- Maman !

maman !..." que poussent les hommes blessés à mort qui tombent et que l'on abandonne entre les lignes après une attaque qui a échoué et que l'on reflue en désordre», «cri si épouvantable à entendre que l'on tire des feux de salve sur cette voix pour la faire taire pour toujours.»

“MATRICULE 1529”

Texte de 12 lignes

C'était celui de Cendrars qui eut le plaisir de l'entendre quand il obtint sa «*perme*» qui «*était bonne pour un 14 juillet à Paris*».

Commentaire sur l'ensemble

Paradoxalement, dans ce livre qui est le plus traditionnellement autobiographique des quatre que Cendrars écrivit de 1943 à 1949, alors que le titre pourrait faire croire que cette «*main coupée*» était celle que Cendrars perdit au combat le 28 septembre 1915, on a vu qu'elle était celle d'un inconnu ! Ce Suisse qui s'était engagé volontaire dans la Légion étrangère pour participer à la Grande Guerre, avait, dès 1918, entrepris une première rédaction de ses souvenirs de cette période ; mais elle resta inachevée, et elle est fort différente de ce texte-ci qu'il écrivit près de trente ans plus tard (un délai exceptionnellement long), entre décembre 1944 et le premier semestre 1946, à Aix-en-Provence, alors qu'il était âgé de soixante ans et, surtout, alors que se terminait la Deuxième Guerre mondiale (d'où les commentaires sur cette époque épars dans le texte). Dans ses projets, ce livre devait être suivi d'un ou plusieurs autres qui, comme «*La femme et le soldat*», sont eux aussi restés inachevés.

Dans ce livre, émouvant dans sa retenue, poignant par la limpidité de son récit hétéroclite, un rien protéiforme, organisé en chapitres qui n'ont aucun ordre chronologique, Cendrars nous raconte quelques mois d'une guerre de position, avec seulement quelques moments épiques, menée sur le front, pendant une année, par l'escouade dont il était devenu le caporal, par des hommes avec lesquels il noua cette si particulière camaraderie enfantée par le danger, et dont il s'attacha à raviver le souvenir. Ces camarades de tranchée appartenaient à La Légion étrangère, étaient venus de tous les horizons du monde au secours de la France menacée.

Il alterna portraits et anecdotes, les premiers semblant parfois oubliés (comme dans le cas de «*Madame Kupka*»), étant souvent complétés au milieu des secondes.

Ces portraits hauts en couleurs, très vifs, à la fois réalistes et expressionnistes, sont tout à fait épatants, les «*poilus*» étant croqués dans des scènes du front, de la vie dans les tranchées, où dominent la stagnation, l'attente et l'ennui que, importunés par les poux, le froid, la boue, ils tentaient de tuer en écrivant à leur fiancée, leur femme, leur mère, leur marraine de guerre, en se livrant à des rêveries amoureuses ou sensuelles, en tentant d'améliorer leur quotidien par des joies simples. On découvre ces hommes dans leurs manies, leurs joies, leurs tristesses intimes. On est étonné devant l'ingéniosité de ces débrouillards qui improvisaient tout avec n'importe quoi. Cette galerie de personnages aux parcours de vie très divers mais qui viennent souvent s'achever sur le front sans avoir jamais vraiment compris ce qu'ils faisaient là, permet aux lecteurs de voir les soldats comme des êtres individualisés, qui ont une histoire, un passé, une famille ; d'avoir donc une vision plus humaine de la guerre. Cendrars décrit finement les caractères, fit discerner les affinités, les liens qui se nouaient, l'attachement entre frères d'armes étant perceptible, l'horreur de la guerre scellant entre quelques-uns une amitié et une solidarité sans bornes. Il mit des noms sur des figures de soldats qui, du fait de leur engagement dans la Légion étrangère, étaient d'origines géographiques et sociales très diverses, avaient eu des motivations variées ; il indiqua qu'ils avaient des familles, des amis, d'autres vies, les fit ressurgir d'outre-tombe. Il rendit hommage à ce petit groupe d'hommes qui partagèrent avec lui les plus grands dangers, dont certains n'en sont pas revenus, étant «*tombés pour la France*»,

tandis qu'il put en retrouver d'autres des années plus tard, rendus à la vie civile mais plus ou moins estropiés, victimes encore de leurs traumatismes, ce qui ajoute la mélancolie à la tendresse et à l'immense mansuétude qui débordent des pages du livre. Il aligna des instantanés qui nous invitent à voir cette guerre autrement qu'à travers le prisme lénifiant de l'élan patriotique rance qu'un certain roman national souhaitait rétrospectivement reconstituer dans son ignorance de la complexité de l'Histoire.

Avec force détails, Cendrars égraina des anecdotes de la vie dans la boue des tranchées, anecdotes qui vont du tragique au comique. Parfois, il se laissa aller au pittoresque, au cocasse, à l'absurde, à la poésie ; il n'oublia pas les parties de franche rigolade déclenchées autant par l'amitié que par la fatigue et la tension. D'autres anecdotes présentent essentiellement une guerre vue au niveau des simples soldats dans les tranchées, montrent qu'on y a vécu aussi humainement et simplement que possible ; qu'on s'y est amusé ; qu'on y a plaisanté grossièrement, Cendrars se montrant lui-même faisant les quatre cents coups, narguant «*les Boches*» comme les gradés, passant ses «*permes*» à «*Paname*» dans les bras de dames qui glorifiaient le «*poilu*» en lui prêtant, le temps d'une étreinte, cette tendresse qui lui manquait. Certaines anecdotes sont simplement teintées d'amertume et de dépit. Mais la plupart montrent la peur de la mort qu'il fallait affronter au moment de l'assaut, en sachant que la survie tenait à une seconde ou à quelques centimètres, et qu'une mort plus insidieuse pouvait atteindre à l'improviste pendant les moments de calme ou lors des patrouilles car, au détour d'un barbelé, on pouvait se retrouver éventré, déchiqueté. Dans de telles situations, les personnages les plus obscurs prenaient la stature de héros de l'Antiquité, poursuivis par la malchance ou fauchés par un destin absurde, atomisés par le seul obus du secteur ou ensevelis vivants dans un entonnoir. Enfin, certaines anecdotes sont vraiment terribles, difficilement soutenables car on découvre aussi des tableaux hallucinants d'un monde dantesque où on s'employait à faire mourir l'ennemi selon les procédés les plus abjects. Les seuls survivants semblent être ceux qui ont subi la «bonne blessure» et qui se retrouvent qui cul-de-jatte, qui manchot, qui aveugle. Les autres sont «*tous morts, tous tués, crevés, écrabouillés, anéantis, disloqués, oubliés, pulvérisés, réduits à zéro, et pour rien*». Toujours sans honte et sans regrets, Cendrars, qui fut pourtant loin de chercher à nous faire verser des larmes sur les malheurs et les horreurs vécus par les «*poilus*», raconta d'épouvantables tueries, parfois presque gratuites.

«*La main coupée*», livre à la fois extrêmement vivant et dramatique, touchant et révoltant, poignant et grandiose, est un bouleversant témoignage de ce que fut la vie sur le front, le vrai front, là où les villages étaient abandonnés ; où était difficile la progression vers les soldats ennemis pourtant soudain suffisamment proches pour que, dans des missions secrètes, on puisse en attraper un de temps en temps ; où on pouvait un jour être atteint par un bout de métal causant une blessure ou la mort ; où on subissait aussi les pénibles conditions de vie imposées par les chefs qui obligeaient à chercher à les améliorer en s'emparant de nourriture.

«*La main coupée*» est aussi un document sur les organisations différentes de l'armée française et de l'armée allemande, celle-ci reposant sur l'ordre, la discipline, et la prévention alors que, du côté français, c'était la «*pagaïe*» [sic], mot qui revint souvent sous la plume de Cendrars. Les Allemands disposaient constamment de munitions et de nourriture, alors que les Français en manquaient toujours. Les tranchées allemandes étaient parfaitement équipées (il y avait l'électricité, du chauffage), alors que les tranchées françaises étaient démunies de tout. En ce qui concerne les permissions, les Allemands profitaient d'un système de roulement, tandis que les Français étaient soumis à des décisions aléatoires. Le livre montre aussi l'impuissance du soldat, qui n'a qu'une vue partielle de la guerre et de l'ensemble de la situation militaire.

Cendrars, anarchiste et libertaire, se posa comme une forte tête, comme un caporal qui, dévoué corps et âmes à ses hommes, les défendait contre les supérieurs, qui refusait de recevoir une promotion, répétant à loisir ne pas souhaiter faire carrière dans l'armée. Il prit un malin plaisir à réagir comme un citoyen d'un pays libre qui se permettait un recul critique, et ne renonçait pas à son franc-parler dans des circonstances où les autorités étaient devenues toutes-puissantes. Sans se placer vraiment dans

une opposition radicale à l'armée, sans afficher un antimilitarisme théorisé, sans manifester de haine mais une vague consternation plutôt teintée d'amusement, sans se lancer dans une analyse éthérée de la guerre, il dénonça l'immobilisme de l'armée française qui n'avait pas évolué depuis 1870, son armement étant obsolète, l'imbécillité, l'incompétence et la lâcheté de l'état-major formé de vieux officiers, celles aussi des «scribouillards» de l'administration militaire qui imposaient des tracasseries qui laissent songeur, celles encore des hommes politiques «*planqués*» bien en arrière des lignes, pour lesquels les soldats n'étaient que des unités de compte additionnées dans les tranchées, soustraites dans les assauts, multipliées dans les cimetières, divisées à grands coups de scie dans les hôpitaux de campagne. Or l'incurie des chefs retombait comme toujours sur le combattant en première ligne. Cendrars se moqua des supérieurs hiérarchiques, de leur morgue grotesque, de leur emphase, de leur goût de la gloriole, de leurs manies, de leurs caprices sinon de leurs délires. Quelques colonels en prirent pour leur grade ; mais ce sont surtout les sergents qui subirent ses foudres. Il stigmatisa les «*culottes de peau*» qui ont «*lâché leur troupe à l'heure du danger pour se faire verser dans une unité moins exposée*» (p.410).

Si Cendrars put parfois trouver à la guerre une certaine beauté, il condamna nettement cette «*grande saloperie*» car l'être humain n'y est plus humain. Pour lui, c'était une horreur, une monstruosité où il se trouva cependant dans l'obligation de mener sa tâche mais sans gaieté de cœur, sans véritable sens du devoir, davantage parce qu'il voulait continuer d'être avec les siens. Le livre, qui est une leçon d'amitié, est traversé de beaucoup de compassion réelle pour la souffrance des autres, mais sans sombrer dans un apitoiement de commande, sans envolées dégoulinantes de pathos, sans de grands élans pacifistes, sans jamais chevroter d'une tristesse facile. En rendant un hommage simple, sincère et juste, il transforma la chose la plus atroce, la guerre, en une aventure humaine, qui le marqua à vie ; il donna une leçon de camaraderie, d'amitié, de fraternité ; il livra une profonde réflexion sur la condition humaine, cherchant à déterminer ce qu'il restait d'humain dans un environnement qui ne l'était absolument pas. Il alla jusqu'à proclamer l'absence de Dieu dans un tel carnage.

Cependant, on retrouve ici la verve, la gouaille, l'humour, l'espièglerie, la causticité mais aussi la sensibilité de Cendrars. On goûte la fraîcheur de son verbe, de sa langue colorée, riche, savoureuse, souvent crue et grossière, où tient une large place l'argot (en particulier, celui des militaires, celui de la Légion étrangère qui, dans son «*melting pot*» culturel, a, en particulier, retenu des mots arabes). On remarque son habileté à rendre les dialogues. Il raconta ses souvenirs en s'exprimant sur un ton vrai et chaleureux qui rend vivants des récits où, sans grandiloquence et sans pudeur, nous sont présentées l'horreur et le quotidien des tranchées. Et, si les histoires déroulées paraissent parfois invraisemblables, si certaines peuvent d'ailleurs être nées de la prodigieuse imagination de Cendrars, on ne peut qu'y croire tant elles sont adroitement présentées. De ce fait, le livre se lit comme un roman.

«*La main coupée*», moins pathétique, plus bravache, plus anecdotique, est un livre très différent de ceux de Roland Dorgelès («*Les croix de bois*»), d'Henri Barbusse («*Le feu*»), d'Erich-Maria Remarque («*À l'Ouest rien de nouveau*»), de Louis-Ferdinand Céline (la première partie de «*Voyage au bout de la nuit*» et «*Guerre*»). Pour sa part, Cendrars considéra que point n'était besoin d'une longue trame dramatique pour rendre compte de cette folie collective que fut la guerre de 14-18.

Il dédia ainsi son texte : «*Pour mes fils / Odilon et Rémy / Quand ils rentreront / De captivité et de guerre / Et / pour leurs fils / Quand ces petits auront vingt ans / Hélas !...*» Or Rémy, qui était pilote de chasse, trouva la mort le 26 novembre 1945 alors que, lors d'un exercice, il survolait l'Atlas, et Cendrars ajouta : «*Ses citations à l'ordre de l'armée aérienne*», «*Notes de ses officiers*», «*Lettre de son colonel*», «*Lettre de l'un de ses camarades de combat*», «*Sa dernière petite carte postale*». Quant à Odilon, il allait indiquer dans un autre livre de souvenirs, «*Bourlinguer*» : «*Depuis juin 40 mon fils aîné était prisonnier, à Ziegenhain, près de Kassel, dans la Hesse. / Impossible de le faire évader.*»

Le livre parut en 1946, chez Denoël. Il reçut un accueil réservé.

Il fut de nouveau publié en 1953, par le Club Français du Livre ; en 1960, dans l'édition des "*Œuvres complètes*" de Cendrars, chez Denoël ; en 1970, dans l'édition des "*Œuvres complètes*" par le Club français du livre ; en 1975, dans la collection "Folio" de Gallimard ; en 2002, chez Denoël, dans la collection "Tout autour d'aujourd'hui" (le volume comprend également deux inédits : la première version de "*La main coupée*", datée de 1918, et "*La femme et le soldat*", une suite inachevée de ces mémoires de guerre, l'"*Appel aux étrangers vivant en France*", "*J'ai tué*", "*L'égoutier de Londres*", "*Dans le silence de la nuit*" et "*J'ai saigné*") ; en 2013, dans "*Œuvres autobiographiques complètes*", chez Gallimard, dans la "Bibliothèque de la Pléiade", t. I, 2.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.com